

connaissait ma dévotion pour Aristote, il n'a cessé de m'engager à me charger de ce travail. D'autres amis ont joint leurs instances aux siennes pour m'y pousser. Malgré mon désir de leur complaire, j'ai résisté longtemps à cet appel, quelque flatteur qu'il fût pour moi ; une espèce de terreur me retenait. Ce n'était là qu'un vague pressentiment ; car s'il m'eût

En effet (ajoute-t-il), on ne peut guère se flatter qu'un seul homme soit à même de fournir tous les éclaircissements nécessaires pour les diverses branches de la zoologie, à moins qu'il ne compte sur l'assistance de ceux qui ont fait chacun une étude spéciale d'une des parties de cette science.

M. J. B. Meyer est plus exigeant à quelques égards : il veut la réunion des facultés d'un naturaliste, d'un philologue et d'un philosophe, pour arriver à une intelligence complète des écrits d'Aristote sur l'histoire naturelle (*Aristoteles Thierkunde*, p. 274-5). Il y a là de quoi faire trembler un traducteur ou éditeur quelconque, fût-il le plus présomptueux des hommes. En attendant qu'une association de ce genre ait lieu, si toutefois elle se réalise jamais, il est bon que chacun, de son côté, apporte au public le fruit de ses recherches. Ainsi Cuvier, dans ses notes sur Pline, a déterminé avec la sagacité et la précision qu'on lui connaît plusieurs des animaux dont parle Aristote, tandis que des hellénistes ne s'occupaient que de corriger le texte.

Pour en revenir à M. Houghton, il a donné dans le même journal la traduction du premier chapitre de l'*Histoire des animaux*, comme un spécimen. Il se borne à recommander l'édition de Schneider, sur laquelle il s'est réglé. Certes, on pouvait tomber plus mal. Mais ce qui étonne de la part d'un homme si instruit, c'est qu'il n'a pas l'air de se douter des nouvelles ressources que l'édition de Bekker fournit pour l'amélioration du texte. Personne plus que moi n'apprécie le mérite de Schneider ; cependant il était homme, et, dans un travail de si longue haleine, il ne pouvait tout voir, tout réparer, éviter constamment l'oubli, la distraction, l'erreur. Ainsi une traduction ne reproduisant que son texte doit nécessairement contenir des inexactitudes plus ou moins graves. C'est le cas de la traduction anglaise de M. R. Cresswell (Londres, 1862) et des deux traductions allemandes, dont la première est de Strack (Francfort, 1816) et l'autre de M. Külb (Stuttgart, 1857). V. sur la traduction anglaise un excellent article dans le *Saturday Review*, 17 mai 1862, p. 568. L'auteur de cet article déclare formellement que l'édition de Schneider est loin d'être parfaite (*is far from perfect*). V. aussi J. B. Meyer, *passim*.